

« Le Trésorier-payeur », de Yannick Haenel : le feuilleton littéraire de Tiphaine Samoyault

Chronique

Tiphaine Samoyault

Ecrivaine et essayiste

Notre feuilletoniste salue ce roman que sous-tend une passionnante critique du capitalisme.

Publié le 15 septembre 2022 à 12h00 Temps de Lecture 3 min.



SYLVIE SERPIX

« Le Trésorier-payeur », de Yannick Haenel, Gallimard, « L'Infini », 432 p., 21 €, numérique 15 €.

LA PART SACRÉE

On peut entrer d'abord dans *Le Trésorier-payeur*, le nouveau roman de Yannick Haenel, comme dans une fresque de Chagall, dans un univers plein de ciels, de couleurs, de femmes aériennes, un univers un peu délirant, tendre et mystique. Religieux même, disons-le. Dieu a beau être mort, il est partout, rendu présent par le lexique d'usage : la charité et sa variante

latine, *caritas*, le sacrifice, sont des mots tonitruants dans le livre, comme le sont certaines citations évangéliques. Mais cette religion est à la manière de Dostoïevski, les actions humaines sont hantées par la métaphysique, le personnage principal, le trésorier-payeur Bataille, est à mi-chemin entre le starets Zosima des *Frères Karamazov* (1880) et le prince Mychkine de *L'Idiot* (1869), différent de tous les autres, animé par une foi, vouant sa vie au bien.

Le paradoxe est qu'il est un banquier. Lors d'un stage étudiant à la Banque de France, il ressent tous les symptômes de la vocation – l'appel, le feu, l'extase – et, comprenant que l'argent s'est mis à la place de Dieu, il se décide à abandonner des études de philosophie pour les sciences économiques. L'économie est-elle soluble dans la métaphysique ? C'est bien ce que le trésorier-payeur, avec son air à la fois fou et sage, va chercher à montrer, non pas en adhérant aux prestiges de l'argent et des opérations boursières, mais en démontant l'énergie qui est au cœur du système et qui appelle à la dilapidation. La critique du capitalisme emprunte aux textes fondateurs de Marx, de Proudhon, d'Adam Smith ou de William Morris, mais transfigurés par la poésie. Le livre est nourri de références à l'économie sociale, à l'économie politique, à l'histoire de l'économie mondiale, mais il est dans le même temps tellement imprégné de littérature qu'il absorbe tous ces discours, qu'il les déplace en un geste fortement transgressif. En ne laissant pas l'économie à sa place, alors qu'elle est pourtant partout, en fondant l'or dans la parole littéraire, il signe son arrêt de mort, sa faille, sa lacune. Il ouvre à ce que l'autre Bataille appelait le réel, la blessure.

Lire aussi (2019) : [Le Caravage intérieur de Yannick Haenel](#)

Le personnage est un résistant de l'intérieur qui croise d'autres résistants dans sa quête, un banquier communiste, un autre qui ne pense pas que l'objet de l'argent soit d'écraser ceux qui n'en ont pas. Il s'emploie à effacer la dette des plus démunis, leur venant en aide de multiples manières, ce qui lui vaut d'être désigné par la presse comme « *le bon Samaritain* ». A côté de son activité à la succursale de la Banque de France de Béthune (Pas-de-Calais), il noircit des pages et des pages sur le sens de son action jusqu'à l'épuisement, la dépression. Mais peut-on aller aussi loin dans les arcanes de l'économie ? « *Je crois que la philosophie ne va pas si loin : en elle, quelque'un, depuis le début, ne cesse de reculer. Le savoir a peur de l'inconnu (...). Le trou va plus loin que le système.* »

Là où seule la folie survit, où le savoir traditionnel s'éteint, il n'y a peut-être de place encore que pour l'amour, conçu comme une part sacrée. L'érotisme, la vie amoureuse qui s'embrase dans la sexualité, est cette dépense improductive et potentiellement infinie où se consume le mieux la pensée économique du trésorier-payeur. Ces moments donnent lieu à des scènes extatiques et douces, volontairement mièvres souvent, où l'on reconnaît les ravissements de la peinture baroque, les transports et la joie. Toutes les lectrices – et bon nombre de lecteurs – ne se retrouveront pas dans cette représentation qui est faite des femmes, mais sa dimension symbolique, non réaliste, peut aussi recueillir l'adhésion dans l'emportement des phrases : « *Il déménagea avec une joie d'ogre.* » « *Mais il arrive un moment où chacun de nous parvient à se cacher non plus dans l'obscurité, mais dans la lumière, et il ne faut pas rater ce rendez-vous.* »

Un des aspects les plus fascinants du livre est d'inviter à découvrir la naissance d'un roman, d'un personnage. En participant au cycle « La Traversée des inquiétudes », composé de trois expositions librement adaptées de la pensée de [Georges Bataille](#) (1897-1962), présenté à Labanque (installé dans l'ancienne Banque de France de Béthune), entre 2016 et 2019,

Yannick Haenel, invité à y exposer, découvre que l'un des derniers directeurs de la banque s'appelait précisément Bataille. La coïncidence met son imagination en branle et la raccorde à ses obsessions, à ses lectures et voilà que se dresse devant lui un double inattendu de Jean Deichel (alter ego de l'auteur présent dans plusieurs de ses romans précédents et figurant ici comme ami de Bataille). Ce nouveau Bataille met littéralement en pratique l'économie générale et la notion de dépense pour repenser l'humanité sur la base d'une métaphysique négative de la marchandise, où posséder est égal à perdre. A la fin, tout le roman peut se lire comme la mise en fiction de la pensée de Georges Bataille, auteur de *La Part maudite* et de *L'Histoire de l'érotisme* (Minuit, 1949, et Gallimard, 1991), de son rapport au sacré, aux mythes, à Hegel, au rire, à la religion, à l'ivresse, aux grottes de Lascaux. Mais la machine narrative fonctionne tellement bien qu'on peut ne pas s'en apercevoir, cela n'a plus aucune importance. En vertu de son économie propre, le roman gagne, sans perdre.

[Retrouvez ici](#) le feuilleton littéraire de Tiphaine Samoyault

Tiphaine Samoyault(Ecrivaine et essayiste)